

Dossier CRAS (septembre 2020)



Catalogne

Dossier sur les Rencontres intercontinentales imaginaires à l'initiative de Floréal do Recôncavo.



Brésil

Une rencontre improbable entre les Capgrossos de Girona, Catalogne (Espagne) et les personnages de la fête de Nossa Senhora d'Ajuda de Cachoeira, Bahia (Brésil). Une **exposition qui s'est tenue du 12 août au 20 septembre 2020 au CLAP** de Paraza à proximité de Lézignan-Corbières.

Au sommaire (extrait du catalogue de l'exposition)

Page 2 - Affiche de l'exposition

Page 3 - Couverture du catalogue

Page 4 à 5 - *Rencontre improbable entre les Capgrossos de Girona, Catalogne (Espagne) et les personnages de la fête de Nossa Senhora d'Ajuda de Cachoeira, Bahia (Brésil)*, intro à l'exposition par Floréal do Recôncavo.

Page 6 à 9 - *Les Capgrossos de Girona, Catalogne (Espagne)*

Page 10 à 13 - *Les personnages de la fête de Nossa Senhora d'Ajuda de Cachoeira, Bahia (Brésil)*.

Page 14 à 20 - *Les orixás du candomblé au crépuscule des tambours parlants* par Floréal do Recôncavo. Ce dernier nous conte son voyage au Brésil dans la ville de Cachoeira (État de Bahia) et sa rencontre avec le peintre et graveur de l'exposition Davi Rodrigues,

LE CLAP

PRÉSENTE

DU 12 AOÛT AU 20 SEPTEMBRE 2020

FLOREAL DO RECÔNCAVO

ET SES

RENCONTRES INTERCONTINENTALES IMAGINAIRES

ENTRE LES CAPGROSSOS DE GIRONA, CATALOGNE (ESPAGNE)
ET LES PERSONNAGES DE LA FÊTE D'AJUDA DE CACHOEIRA, BAHIA (BRÉSIL)

PEINTURES ET GRAVURES
DE

DAVI RODRIGUES



ESQUIVAMOSQUES DE GIRONA



CABEÇORRA DE CACHOEIRA

HORAIRES D'OUVERTURE :
DU MERCREDI AU DIMANCHE DE 16 H 00 A 19 H 00
LES AUTRES JOURS SUR RENDEZ-VOUS
ENTRÉE LIBRE ET GRATUITE

FLOREAL DO RECÔNCAVO

présente

RENCONTRES INTERCONTINENTALES IMAGINAIRES

ENTRE LES CAPGROSSOS DE GIRONA CATALOGNE (ESPAGNE)
ET LES PERSONNAGES DE LA FÊTE D'AJUDA DE CACHOEIRA, BAHIA (BRÉSIL)

PEINTURES ET GRAVURES

DE

DAVI RODRIGUES



Rencontre improbable entre les Capgrossos de Girona, Catalogne (Espagne) et les personnages de la fête de Nossa Senhora d'Ajuda de Cachoeira, Bahia (Brésil)

Étant né réfugié apatride en France, j'ai pour cette raison la chance d'avoir baigné dans plusieurs cultures : Catalane, Française, Hispanique et Méditerranéenne. Ce *melting-pot* culturel a fait que j'ai toujours eu un regard curieux et sans a priori sur les mœurs et coutumes des pays où il m'est arrivé de vivre.

Partageant depuis deux décennies ma vie entre le Nordeste brésilien, la Catalogne espagnole et bien sûr la France, j'ai pu observer quelles étaient les similitudes ou des différences culturelles entre ces trois pays.

Ce regard m'a permis d'observer qu'à Girona il y avait des personnages populaires connus sous le nom de *Capgrossos* (les grosses têtes). Ces personnages sont le reflet de l'histoire, des mœurs et de la culture de la région. On peut les voir lors des fêtes traditionnelles, vêtus de costumes traditionnels, danser très chastement dans les rues de leur ville, accompagnés par une foule nombreuse. La plus célèbre des fêtes de Girona est sans doute celle de *Las Fires de Sant Narcis* (les Foires de saint Narcisse), le saint patron de la ville, elle a lieu au mois d'octobre.

Les *Capgrossos* trouvent leur origine dans une anecdote dont les Gironins vous jureront qu'elle est bien réelle. Peut-être. Mais peu importe. La légende nous raconte qu'à la fin du XIIIe siècle, les Français tentèrent de conquérir la ville. Les habitants, redoutant les terribles soldats français, savaient qu'ils ne pourraient pas leur résister longtemps. Ne sachant que faire, ils décidèrent d'aller prier sur la tombe de

saint Narcisse, enterré dans la cathédrale. Plusieurs d'entre eux décidèrent d'ouvrir le tombeau pour que leur prière soit entendu par le saint. Une fois ouvert, une nuée de mouches en sortit. Furieuses d'être dérangées, elles attaquèrent les Français. Tuant plusieurs milliers de soldats et leurs montures. Les survivants pour échapper à l'hécatombe ne durent leur salut que dans la fuite... La légende nous dit encore que les Français morts et leurs chevaux furent enterrés dans le parc de la Devesa et sur chaque tombe un platane fut planté. Après la bataille, la population reconnaissante décida que saint Narcisse serait le nouveau saint patron de la ville.



Saint Narcisse et ses mouches.

Les *Capgrossos* sont nés autour de cette légende. Le plus ancien est l'*Esquivamosques* (celui qui chasse les mouches). Au fil du temps, onze autres personnages sont venus suivre ses pas. Chacun a eu un rôle social précis dans la constitution de la ville comme nous le verrons un peu plus loin.

Je pus observer que, dans la petite ville de Cachoeira, dans l'État de Bahia au Brésil, où je résidais, il y avait la *Festa de Nossa Senhora d'Ajuda* (Fête dédiée à Notre-Dame d'Ajuda, de l'entraide) où quelques personnages ressemblaient fort aux *Capgrossos* de Girona. Ma curiosité me conduisit à me pencher sur l'origine de cette fête et des personnages qui l'animent.

Cette fête naquit sur fond de lutte pour l'abolition de l'esclavage et aussi sur l'affrontement entre deux conceptions du capitalisme. D'un côté, nous avions donc les abolitionnistes qui se composaient bien évidemment de noirs et de blancs libéraux. Dans le groupe des blancs, il y avait un certain nombre d'industriels du tabac qui défendaient la fin de l'esclavage. Leur combat n'était pas pour autant désintéressé et humaniste... Ils voyaient dans l'émancipation des noirs, la possibilité de disposer d'une importante main-d'œuvre dite « libre » et surtout bon marché. Ces abolitionnistes se réunissaient dans l'église du *Monte* où ils vénéraient saint Benedicto.

De l'autre côté, il y avait les conservateurs qui souhaitaient que le système esclavagiste perdure. C'était pour la plupart des notables de la ville et des propriétaires de plantations de canne à sucre et d'*engenhos* (fabriques de mélasse et de cachaça) qui



L'église du Monte.

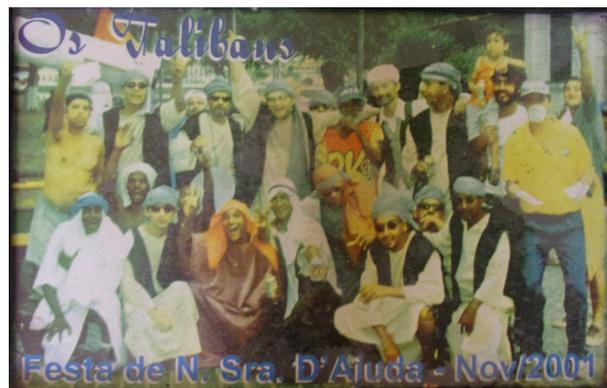
pour fonctionner utilisaient de nombreux esclaves. Ils se réunissaient dans la *Capela d'Ajuda* (première chapelle de la ville et dédiée à Nossa Senhora d'Ajuda), et ils ne tardèrent pas à fonder une fraternité. La rivalité entre les abolitionnistes et les conservateurs – par églises interposées – au fil du temps s'accrut.

Les abolitionnistes commencèrent à organiser des processions qui ne tardèrent pas à se transformer en de grandes fêtes. Elles devinrent rapidement une sorte de carnaval prenant pour cible les maîtres portugais. Pour des questions de patrimoine, ces derniers se mariaient entre eux. Nombre de ces mariages étaient consanguins. De ces unions naquirent des enfants trisomiques... C'est à partir de ces observations que les abolitionnistes créèrent le personnage de *Cabeçorra*. L'autre personnage à grosse tête est *Mandu*. Il vient de la culture africaine bantu qui est très présente dans la région du Recôncavo où la ville de Cachoeira tient lieu de capitale. Vêtu de la tête aux pieds, il porte un couvre-chef qui lui couvre entièrement le visage et empêche de savoir qui se cache dessous. Les jeunes noirs profitaient de ce déguisement pour essayer de séduire les filles de leurs maîtres...

De leur côté, les tenants de l'esclavage organisèrent à leur tour des processions. Mais comme elles étaient très pieuses, elles ne trouvèrent qu'un très faible écho chez la population de la ville.

Le temps passant, l'esclavage aboli, les religieux de ces deux églises, sachant que les querelles de chapelle ne sont pas bonnes pour leur commerce, finirent par trouver un accord. Il fut facilité par le fait que *Nossa Senhora d'Ajuda* et *São Benedito* étaient tous deux célébrés au mois de novembre. La fête prit pour nom celui de *Festa de Nossa Senhora d'Ajuda*. Mais elle garda le côté irrévérencieux de ses origines abolitionnistes. Chacun y trouvait son compte...

Une fête qui s'étire tout au long du mois de novembre. Le dernier samedi du mois, c'est l'apogée avec l'embalo qui la clôture. Plusieurs milliers de personnes sortent déguisées. Pendant une journée entière, ils parcourent les rues de la ville en dansant et en buvant copieusement. Cette fête, très populaire localement, n'attire pas la masse des touristes et les commerçants à l'affût de tels événements. Ce qui lui permet de conserver son originalité. Elle n'a au-



Bloco Os Talibans.



La chapelle d'Ajuda.

cun équivalent au Brésil c'est en quelque sorte le pré-carnaval annonçant celui qui va arriver au mois de février de l'année suivante.

Aux personnages de *Cabeçorra* et de *Mandu* sont venus s'ajouter deux autres. Le Diable, indispensable dans toute fête où Dieu est loué et *Pierro* avec sa fantaisie est là pour égayer les esprits. À ces personnages-pivots, d'autres se sont agrégés en fonction des situations que vit la ville, le pays et pourquoi pas le monde. Bien souvent leur présence est éphémère. Comme ce fut le cas, par exemple, en 2001 où, après les attentats que subirent les États-Unis, un groupe prit le nom de Talibans.

Malgré les nombreuses différences qui existent entre les *Capgrossos* et les personnages de la *Festa de Nossa Senhora d'Ajuda*, je trouvais séduisant de les faire se « rencontrer »... J'en parlais à mon complice Davi, avec lequel nous travaillons ensemble depuis de longues années comme les créateurs de BD, je lance des idées et il se charge de les illustrer. Il la trouva intéressante et se mit au travail. En voici le résultat.

Floréal do Recôncavo,
août 2020.

Les CAPGROSSOS de Girona, Catalogne (Espagne)

Le nom Capgrosso signifie grosse tête. Les capgrossos sont des personnages populaires qui sont tous issus de la culture et de l'histoire de la ville de Girona, en Catalogne, Espagne. Certains comme l'Esquivamosques sont fort anciens. Au fil du temps, d'autres sont venus s'ajouter. Aujourd'hui, ils sont au nombre de douze. On peut les voir danser dans les rues de la ville, lors des fêtes traditionnelles.

La plupart de ces personnages défilent en couple.

Pour présenter ces personnages, nous avons choisi de les classer comme les présente l'entité culturelle Fal.lera Gironina.

1. **ESQUIVAMOSQUES**, ce personnage chasse les mouches. Il est symbolisé par son gros nez sur lequel s'est posé une mouche. Ce qui semble l'énerver. D'où l'expression PUJAR LA MOSCA AL NAS qui peut être traduite en français par prendre la mouche. Cette expression permet de faire le lien avec une légende de la ville. Au XIVe siècle, les Français voulurent conquérir la ville de Girona. Des habitants firent appel à Sant Narcis. Une multitude de mouches agressives sortirent de son tombeau, attaquèrent les soldats et les mirent en fuite. Après la déroute de Français, les habitants de la ville décidèrent que saint Narcisse serait le patron de la ville. Depuis cette époque, à chaque automne, cet évêque est célébré dans de grandes fêtes populaires qui ont pour nom Fires de la Sant Narcis, Foires de saint Narcisse.
2. **CIUTADÀ** représente le pouvoir civil et tous les habitants de la ville. Il porte un bâton symbole de son pouvoir.
3. **BANETA DE LA FORÇA** est la représentation du pouvoir religieux. Avec Ciutadà, ils symbolisent l'alliance entre le pouvoir politique et le pouvoir religieux. Elle est toujours en compagnie de Ciutadà.
4. **MERDISSER** symbolise les marchés à l'extérieur de la ville. Il est toujours vêtu en paysan endimanché.
5. **MARIETA DE LES COLS** est une marchande de fruits et légumes. Elle est la représentante des marchés à l'intérieur de la ville. Merdisser et elle vont de pair.
6. **MERCADER** représente les commerçants de la ville.
7. **ARGENTERA** comme son nom l'indique, représente l'argent et les artisans qui travaillaient les métaux précieux. Elle est toujours richement vêtue. Avec Mercader, ils sont les représentants de la bourgeoisie de Girona et on les voit toujours ensemble.
8. **BALLESTER** est un soldat chargé de protéger la ville de Girona. Il est vêtu d'un costume médiéval et a pour arme une arbalète.
9. **LA PERICOTA** est une jeune femme souriante. Son nom est celui d'une source de la vallée de Sant Daniel. Elle est vêtue sobrement et porte une cruche. Lors des fêtes de la ville, nous la trouvons à côté de Ballester. Est-ce dû au fait que tous les deux font partie du petit peuple de la ville pour qu'ils soient associés ?
10. **FRARET** est un moine. Son visage ressemble à celui d'Esquivamosques. Ce qui fait qu'il est considéré comme son double.
11. **AVI TATA** est un grand-père souriant. Il ne se déplace jamais sans son balai qui symbolise le passé. Le fait qu'il soit avi lui attribue la sagesse.
12. **NENA** c'est la jeunesse et elle symbolise le futur. Peut-être pour modérer la fougue de sa jeunesse elle se déplace toujours avec le symbole de la sagesse qu'est l'Avi Tata.

GRAVURES : CAPGROSSOS



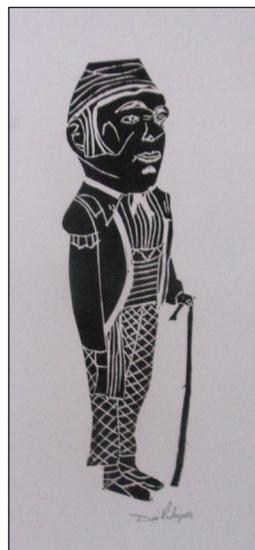
ESQUIVAMOSQUES



CIUTADÀ



BANETA DE LA FORÇA



MERDISSER



MARIETA DE LES COLS



MERCADER

8



ARGENTERA



BALLESTER



PERICOTA



FRARET

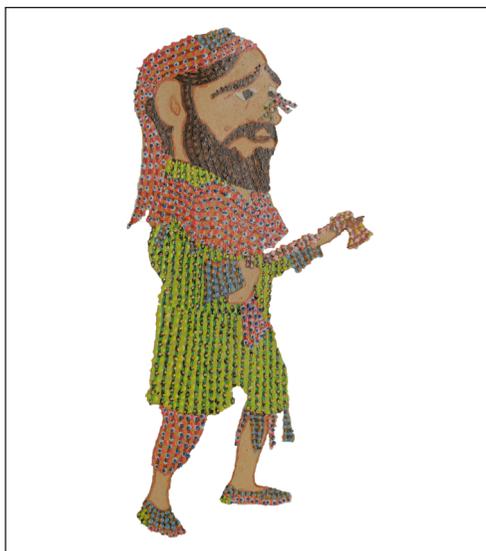


AVI TATA



NENA

LES CAPGROSSOS



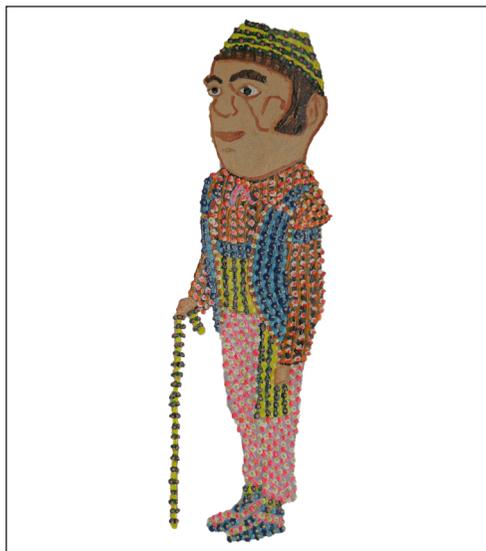
ESQUIVAMOSQUES



CIUTADÀ



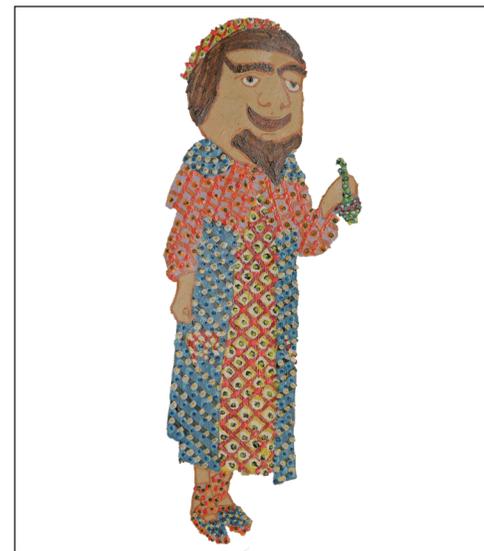
BANETA DE LA FORÇA



MERDISSER



MARIETA DE LES COLS



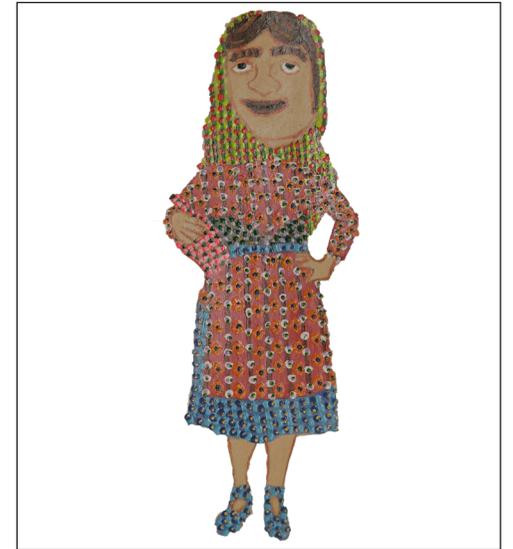
MERCADER



ARGENTERA

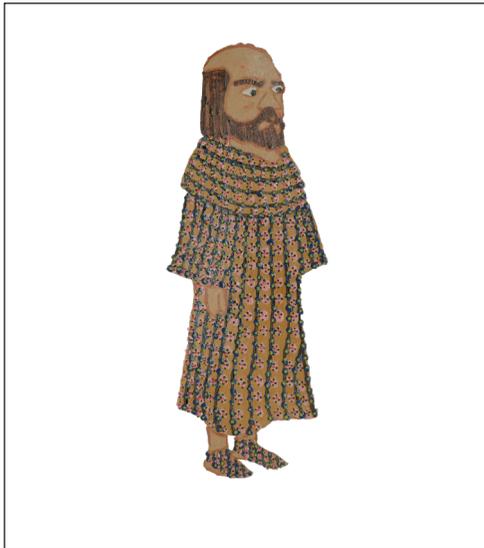


BALLESTER



PERICOTA

5



FRARET



AVI TATA



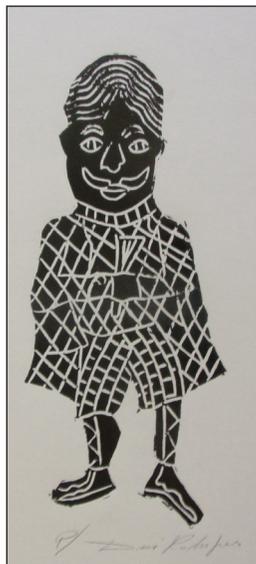
NENA

Les personnages de la fête de Nossa Senhora d'Ajuda de Cachoeira, Bahia (Brésil)

Cette fête naquit au XIXe siècle sur fond de lutte pour l'abolition de l'esclavage. Rapidement, elle se transforma en une sorte de carnaval. Pourtant, elle est célébrée au mois de novembre... Cette fête n'a pas d'équivalent au Brésil. Deux personnages, Cabeçorra et Mandu sont présents depuis l'origine de cette fête. Sans eux, cette fête ne serait plus... Au fil du temps, d'autres personnages sont venus s'agréger. En fonction des événements, leur nombre est variable. Nous avons choisi de retenir les douze qui sont les plus présents dans cette fête. D'année en année leurs déguisements changent, mais leur esprit reste le même.

1. **CABEÇORRA** les Portugais pour éviter la division de leur patrimoine se mariaient avec des parents proches. De ces unions consanguines naquirent des enfants trisomiques. Les abolitionnistes se moquaient d'eux. Ils en firent un des deux personnages incontournables de la Festa de Nossa Senhora d'Ajuda.
2. **MANDU** est l'autre personnage incontournable de cette fête. Il est d'origine Bantu et fait partie des cultes afro-brésiliens. C'est un petit malin. À l'origine de la fête, il permettait à des jeunes noirs ainsi déguisés de séduire les filles des maîtres portugais.
3. **DIABO** est indispensable dans cette fête aux origines catholiques. C'est lui qui, par sa présence, permet toutes les transgressions.
4. **PIERRO** apporte la fantaisie et l'humour. Par des grimaces et des pirouettes il évite les conflits nés de la transgression de l'ordre social établi.
5. **FOLIÕES** ce sont les nombreuses personnes qui animent la fête.
6. **BAIANAS** elles reprennent la tradition des anciennes femmes esclaves.
7. **ALEGRIA COM LEQUE** la femme à l'éventail. C'est une bourgeoise qui veut montrer son appartenance à la classe dominante.
8. **RAINHA** elle est la reine, mais elle n'est pas la seule. Nombreuses sont ses rivales.
9. **MASCARADOS** ce sont les personnes qui se déguisent selon la tradition populaire de cette fête.
10. **CASAL COLORIDO** ce sont les personnes qui sortent en couple. Bien souvent, il s'agit d'un couple qui s'unit pour l'Embaló (le grand défilé qui clôture de la fête).
11. **TRAVESTIS** ils sont toujours très présents dans la tradition carnavalesque.
12. **EFFEMINADOS** l'ambiguïté sexuelle fait partie de cette fête.

GRAVURES : PERSONNAGES DE LA FÊTE D'AJUDA



CABEÇORRA



MANDU



DIABO



PIERRO



FOLIÕES



BAIANAS



ALEGRIA COM LEQUE



RAINHA



MASCARADOS



CASAL COLORIDO



TRAVESTIS

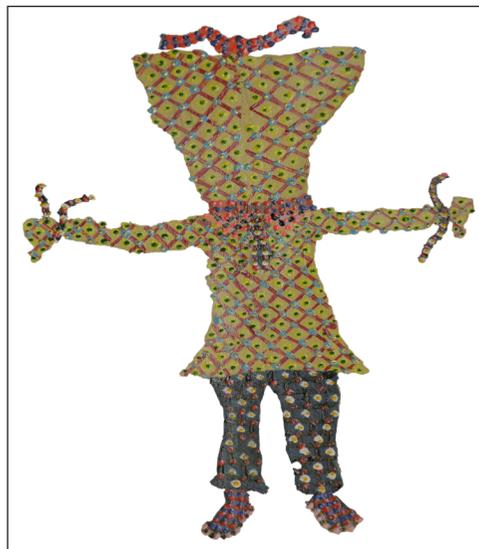


EFEMINADOS

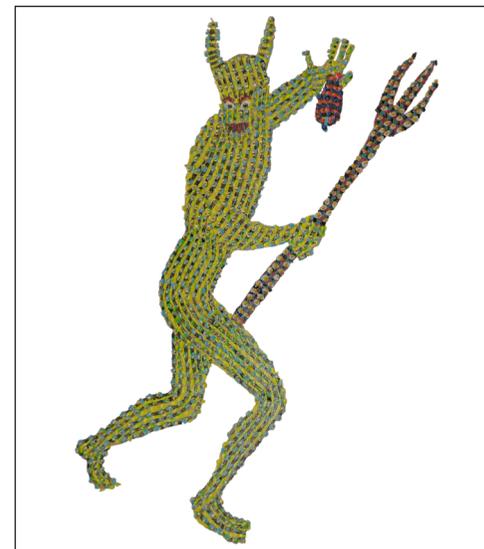
PERSONNAGES DE LA FÊTE D'AJUDA



CABEÇORRA

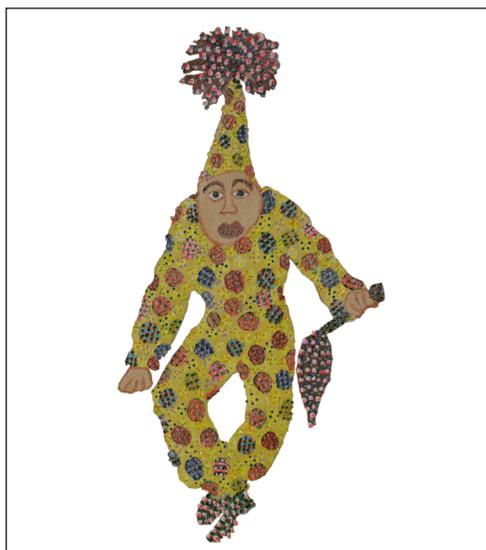


MANDU

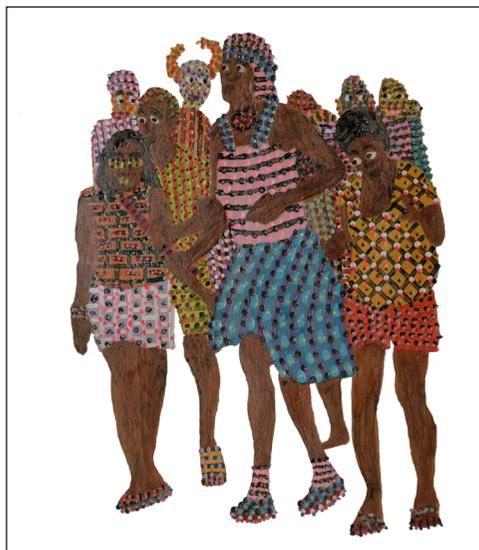


DIABO

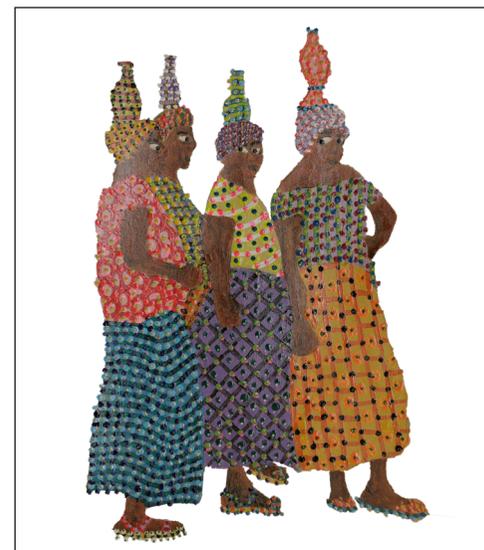
6



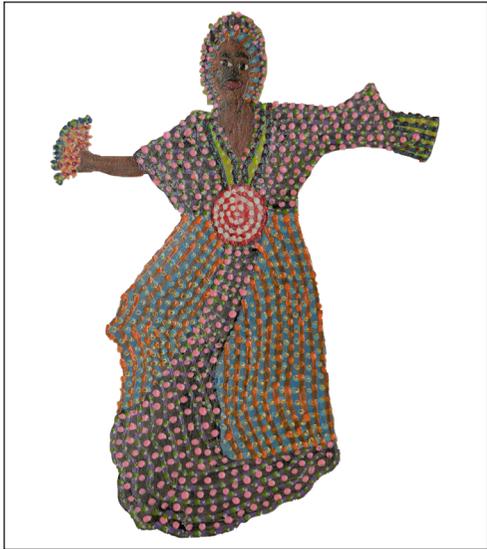
PIERRO



FOLIÕES



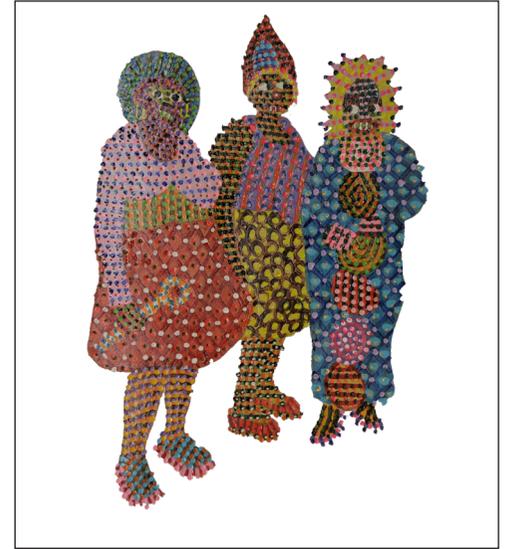
BAIANAS



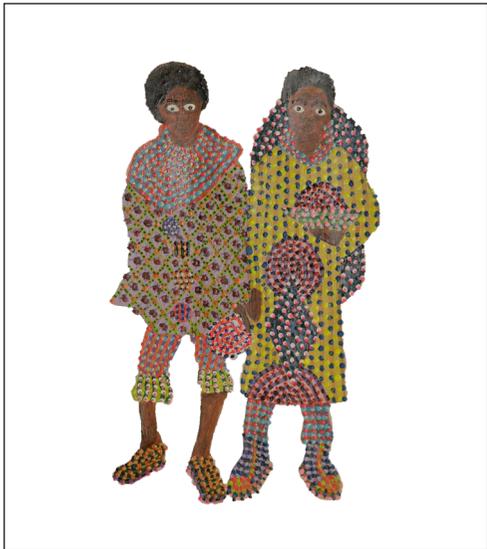
ALEGRIA COM LEQUE



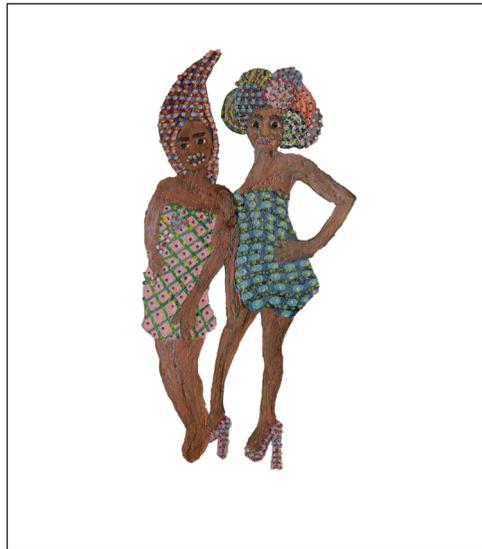
RAINHA



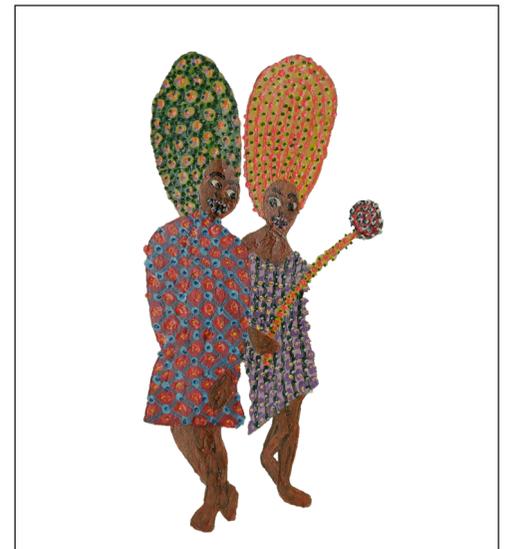
MASCARADOS



CASAL COLORIDO



TRAVESTIS



EFEMINADOS

Les orixás du candomblé au crépuscule des tambours parlants

Dans les années 1980, je fus quelque temps un fugace directeur artistique pour les Éditions Hachette. C'est là que je découvris le travail de Pierre Verger sur l'État de Bahia au Brésil. Les photos de ce vagabond humaniste, inclassable et anticonformiste, m'avaient ému. Il avait su capturer quelque chose qui me semblait difficilement saisissable : la gracieuse nonchalance des Bahianais... Au point que le joyeux nonchalair de cette insouciance revendiquée me donna envie d'aller flâner vers ce Nordeste brésilien. Malheureusement, il me fallut patienter une bonne dizaine d'années avant que je puisse réaliser ce qui était devenu un rêve...

Dix années, pendant lesquelles je me mis à lire avec boulimie, dès que l'occasion se présentait et malgré le tohu-bohu de mon existence agitée, des ouvrages qui décrivaient, inventoriaient ou plus modestement évoquaient les modes de vie et les coutumes des habitants de cette contrée lointaine.

Parmi les divers ouvrages que je lus, deux d'entre eux avivèrent particulièrement mon envie d'entendre, de voir et de sentir cette région : *Bahia de tous les saints*, de Jorge Amado et *Le Candomblé de Bahia*, de Roger Bastide ⁽¹⁾.

Mais ce ne fut qu'au début de l'an 2000 que mon voyage eut lieu. Je pensais donc m'être bien préparé à cette rencontre ; de plus le fait que Pierre Verger ait posé définitivement le Rolleiflex de son errance savante dans ce coin-là me confortait dans mes choix et peut-être me rassurait. Je pensai naïvement aller vers un monde en partie familier qui confirmerait ou peut-être illustrerait tout ce que j'avais lu dix ans durant. Originaire des classes populaires, je n'avais pas

acquis cette sorte de désinvolture insoucieuse vis-à-vis du savoir livresque qui est la marque de fabrique de bien des gosses de riches. Mais nous, nous n'avons pas le choix pour déjouer les ruses dirimantes que tissent trop souvent l'ignorance et la servitude...

De fait, ce fut évidemment un véritable choc culturel. Je fus séduit par la gentillesse, la tolérance et la bienveillance d'habitants plutôt humbles et sympathiques appartenant pour l'essentiel aux classes sociales les plus défavorisées, étant pour la plupart les descendants des esclaves transportés depuis l'Afrique de l'Ouest.

Le reste de cartésianisme dû à mon éducation européenne avait déjà été quelque peu ébranlé lorsque certaines circonstances de ma vie tumultueuse m'avaient conduit au milieu des années 1980 à vivre pendant plusieurs années au Venezuela

Je tombai assez vite amoureux d'une Bahianaise. Elle n'était pas pratiquante des cultes afro-brésiliens. Elle en avait cependant une bonne connaissance, ce qui dans une certaine mesure complétait ce que le livre de Roger Bastide m'avait permis d'entrevoir.

Je découvris alors que Pierre Verger n'était pas seulement un photographe insolite, mais qu'il participait en quelque sorte de deux mondes : qu'il était aussi un *pai de santo* ⁽²⁾. Connu sous le nom de Pierre *Fatumbi* Verger. *Fatumbi* est celui qui renaît par Ifa. Dans la culture yoruba ⁽³⁾, du Bénin, Ifa est un système divinatoire. Il désigne aussi la sagesse.

Je décidai de mieux comprendre ce personnage inattendu, détaché des biens matériels pratiquant une sorte de refus de parvenir, qui se méfiait comme de la peste des intellectuels et des puissants, qui n'avait jamais prétendu être un parangon d'une quelconque vertu, ni non plus le dépositaire de quoi que ce soit, et paradoxalement, dont la double initiation, brésilienne et yoruba, lui conféra une position symboliquement gratifiante et une réputation de vieux sage. Ainsi, encore aujourd'hui, son manuel ⁽⁴⁾ (sur l'usage des plantes dans la société yoruba qui recense 3.500 d'entre elles et propose 447 recettes et formules incantatoires utilisées dans les prescriptions médicales et les divers « travaux » magiques), est considéré comme une source fiable et documentée. Et ruse de l'histoire est utilisé pour suivre méticuleusement l'« orthodoxie » africaine du culte des orixás, source de légitimité et de prestige. Un écrit qui règle les pratiques essentiellement orales des rituels du candomblé, voilà qui augure mal de l'avenir du culte des orixás dans notre siècle et qui va bien à ce personnage singulier qui avait si bien su faire sentir les profondes différences entre culture écrite et culture orale, celle de la parole agissante et des tambours parlants.

J'allai donc voir la maison où il avait vécu jusqu'à la fin de sa vie. Une petite maison rouge, la couleur du dieu du tonnerre, entourée d'une dense végétation, au milieu du quartier populaire de Brotas à Salvador. Dans cette maison, s'entassaient des centaines de livres et des dizaines de milliers de photographies que plusieurs personnes travaillaient à classer.

Je poursuivis mon voyage jusqu'à Cachoeira, la perle du *Recôncavo Baiano* ⁽⁵⁾ où se déroulait une grande partie l'histoire que nous avait conté Jorge Amado dans sa *Bahia de Todos os Santos*. Lorsque j'avais lu ce roman, je pensais qu'il évoquait une période révolue. Quelle ne fut pas ma surprise de voir que soixante-cinq ans après, rien ne semblait avoir changé...

Dans cette petite ville, il était impossible de ne pas remarquer que l'immense majorité de sa population était d'ascendance noire. Ce qui en faisait un des hauts lieux du candomblé ⁽⁶⁾ de l'État de Bahia. Cachoeira avait pour moi d'autres charmes. C'était un important centre de production de tabac. En France, depuis des années, je fumais des cigares provenant de cette ville.

Pendant la colonisation, sa richesse était née d'une part, des nombreuses plantations de canne à sucre et des *engenhos* ⁽⁷⁾ qui transformaient la canne en

mélasse et en cachaça. Et d'autre part, cette ville située au fond de la baie de *Todos os santos* se trouve sur la berge du rio Paraguaçu. À sa hauteur, ce fleuve cesse d'être navigable à cause d'importantes cachoeiras, cascades. C'est d'elles que la ville tire son nom. Les marchandises pour être introduites à l'intérieur de la région, où en sortir, devaient obligatoirement passer à dos d'homme. Travail effectué par les esclaves. En attendant de pouvoir continuer leur voyage, elles étaient stockées dans les nombreux entrepôts de la ville.

Lorsque la bourgeoisie portugaise née au Brésil décida de se séparer de la couronne portugaise, le mouvement indépendantiste naquit dans cette ville. Avec la victoire des indépendantistes naquit l'Empire brésilien. À la fin du XIX^e siècle, un coup d'État militaire mit fin à l'Empire et donna naissance à la République fédérative du Brésil. La ville de Cachoeira perdit alors son rôle stratégique dans le transport des marchandises. D'autres pays devinrent, à leur tour, producteurs de canne à sucre et la région du *Recôncavo* fut durement touchée par cette concurrence. La culture industrielle du tabac et la production de cigares était née avec la République sous l'impulsion de sociétés allemandes. Si cette nouvelle industrie ne parvint jamais à redorer son blason économique elle en atténua pourtant les conséquences...

A mon arrivée, Cachoeira se trouvait dans une profonde léthargie. Un charme suranné où de somptueuses demeures étaient si délabrées qu'elles risquaient au moindre coup de vent de redevenir poussière...

Je m'installai pour quelques jours dans la modeste *pousada do Pai Thomaz*. Son propriétaire était un vieux monsieur qui aimait les sculptures en bois évoquant les cultures africaines. La salle à manger de sa pousada était ornée de nombreux bas-reliefs évoquant ces cultures.

Nous sympathisâmes. Il me parla longuement, tout en m'offrant quelques cachaças arrangées, du candomblé qui régnait sur la culture de la ville. Il m'expliqua que la ville comptait une soixantaine de terreiros ⁽⁸⁾. Son gendre, Doião, était un prolifique sculpteur sur bois, dont la plupart des œuvres étaient liées aux cultures africaines et au candomblé. Selon Pai Thomaz, il était le sculpteur le plus fameux de la ville. Il me proposa de rencontrer, Marcilino Gomes de Jesus, un pai de santo, qui se ferait un plaisir de répondre à toutes mes questions sur le candomblé. Bigre ! J'allais sortir de l'abstraction livresque. L'idée de ren-

contrer un pai de santo en chair et en os m'enthousiasma ! C'était bien plus que je n'avais jamais osé imaginer.

En attendant, je m'en fus visiter le musée de la ville. Carolino, son responsable, me parla longuement de la tradition artistique de la région et d'un artiste allemand du nom d'Hansen Bahia qui avait vécu ici jusqu'à sa mort. Après quelques questions, je compris qu'il faisait référence au peintre expressionniste allemand, Karl Heinz Hansen ⁽⁹⁾. C'était de ce nom qu'il signait avant d'arriver au Brésil. Mon emploi de directeur artistique m'avait permis de voir quelques-unes de ses toiles. Carolino me conseilla alors d'aller à la fondation Hansen Bahia où ses œuvres de la période brésilienne étaient exposés. Hansen, depuis son arrivée au Brésil, avait abandonné la peinture pour la xylogravure. Ce changement de technique ne lui fit pas perdre pour autant son regard expressionniste. Néanmoins, son pays d'adoption l'avait fortement influencé. Ses muses inspiratrices avaient des rondeurs typiquement bahianaises qui donnèrent à ses œuvres une touche de douceur.

Devant la gentillesse des habitants de la ville, je décidais de prolonger mon séjour. Je retournai au musée pour continuer à bavarder de Cachoeira et de sa région avec Carolino. Voulant ramener un souvenir de cette ville, mon choix se porta, pour des raisons de commodité, sur une gravure. Une attira mon attention. Elle ressemblait au travail de Hansen sans pour autant avoir sa patte... Je lui en fis part. Exact, me dit-il, c'est Davi qui l'a réalisée. Il a été son élève. Est-ce que je pouvais le rencontrer ? Bien sûr, me dit-il, et c'est un bon connaisseur de l'histoire et des traditions locales. Avec lui, tu apprendras beaucoup de choses sur cette région.

L'après-midi même, Davi vint me voir à la *pousada* où je logeais. Un jeune homme sympathique et chaleureux. Mon portugais n'était pas très fluide. Néanmoins, bières et cachaças facilitèrent notre mutuelle compréhension... Il me remercia pour avoir acheté une de ses œuvres. Je lui demandai s'il existait une explication symbolique aux deux femmes noires qui illustraient sa xylogravure. Ces femmes, me dit-il, font partie de la *Boa Morte* ⁽¹⁰⁾. Une confrérie qui était née au début du XIX^e siècle. À cette époque, les femmes qui en faisaient partie collectaient de l'argent pour permettre à d'autres femmes d'acheter une *alforria*. Un document qui prouvait que le titulaire n'était plus un esclave. De nos jours, cette confrérie est tout à la fois étroitement liée au can-

domblé et à la religion catholique. Depuis les années 1940, elle célèbre sa fête aux environs du 15 août. Pendant cinq jours, elle anime les rues de la ville avec des processions, des messes et des repas offerts à tous les visiteurs. Si tu veux me dit Davi, je peux te faire rencontrer Valmir qui est le directeur du mémorial de cette confrérie. Malheureusement, il était en voyage et je ne pus le rencontrer. Néanmoins, lorsque je décidais de me lancer dans cette aventure – un peu présomptueuse – de vouloir organiser une exposition sur les orixás et le candomblé, il m'encouragea et ne manqua pas de me donner de précieux conseils.

Davi pour gagner sa vie, alternait plusieurs emplois dont celui de guide. Avec patience, il m'expliqua longuement l'histoire de sa ville et de ses coutumes. Grâce à lui, je découvris quelques-uns des nombreux secrets qu'elle recelait. C'est ainsi que commença notre amitié.

Pendant mon séjour, comme je lui en avais exprimé le désir, Davi me conduisit à l'atelier-galerie de Doidão avec lequel il avait d'étroits liens d'amitié. C'était une sorte de bric-à-brac artistique. Nous traversâmes les lieux pour arriver à la partie consacrée à l'atelier. Celui-ci était en train d'œuvrer avec attention sur une sculpture monumentale. Percevant notre présence, il abandonna ses outils et vint saluer Davi. Chaleureusement, comme ont coutume de le faire les Bahianais avec leurs amis. Celui-ci fit les présentations. Immédiatement, il considéra qu'étant ami de Davi, je faisais partie du cercle de ses amis. Pour célébrer cette rencontre, il nous invita à boire quelques cervejas *estupidamente geladas* ⁽¹¹⁾. Ce qui nous permit de faire connaissance. Doidão était un personnage haut en couleur et fort volubile. C'est ainsi que j'appris qu'il était né dans une famille de sculpteurs sur bois. Au tout début, ses parents réalisaient des sculptures que les religieuses de cette ville n'appréciaient guère. Elles les trouvaient tellement folles, que seuls des fous pouvaient les avoir réalisées... Avec ironie, pour se gausser de ces religieuses conservatrices, ils choisirent comme nom d'artiste, *Louco, Maluco*. Suivant la tradition familiale José Cardoso de Araujo, lorsqu'il décida de devenir à son tour sculpteur choisi pour signer ses œuvres *Doidão Bahia* ⁽¹²⁾. Le fou de Bahia.

Laissant l'histoire familiale, il m'expliqua que c'était dans d'immenses sculptures qu'il exprimait le mieux son art. Ensuite, j'eus droit à une visite détaillée de sa galerie. Il y avait là des centaines d'œuvres de tous formats. Je pus constater que la culture noire était omniprésente dans son œuvre où se mêlaient

harmonieusement histoire, religiosité et érotisme. Au moment de nous séparer, *Doidão*, en gage d'amitié, m'offrit une sculpture. Je le remerciais tout en lui faisant remarquer qu'elle était trop importante pour que je puisse la loger dans mon sac à dos qui me servait de bagage... Il me proposa alors de choisir celle qui me convenait le mieux. Mon choix se porta sur une toute petite. En riant, il me dit, celle-là tu peux la mettre dans ta poche ! Il me fit promettre qu'avant de quitter la ville j'irais visiter son atelier de la roça ⁽¹³⁾. J'acceptai et avant de quitter cette ville aux habitants très accueillants, je tins ma promesse.

Davi ayant perçu mon intérêt et ma curiosité pour cette forme d'art me fit rencontrer d'autres sculpteurs tels Celestino, Dory, Mimo et Florisvaldo, plus connu sous le nom de Flor. Ce dernier, ne travaillait pas le bois, mais la terre glaise. Il réalisait de petites statuettes. Par manque de recours économiques, il ne possédait pas de four pour les cuire. Pour qu'elles deviennent de véritables statuettes, il faisait appel au soleil. Une fois séchées, il les peignait de couleurs vives.

Tous étaient unis par des liens de parentèle ou par ceux du candomblé. Ils me faisaient penser à ces artisans qui avaient participé à la construction des cathédrales.

Un jour que nous promenions dans la ville, un plat en terre cuite posé sur le trottoir contenant divers objets attira mon attention. Il y avait de la *farinha*, de la farine de manioc, des cigares, une bouteille de cachaça bon marché et des poupées rouges et noires en tissu qui symbolisaient les diables. L'ensemble était disposé de façon harmonieuse.

De quoi pouvait-il s'agir ? Un rituel peut-être ? Pour en avoir le cœur net, j'interrogeais Davi. C'est un *despacho*, un sort. Curieux, je m'en approchais. Immédiatement, il me dit qu'il ne fallait pas y toucher. Cela pouvait être empoisonné. Il m'expliqua que c'était un sort qui pouvait avoir différentes interprétations. Positive, s'il s'agissait d'éloigner des influences négatives. Négative, s'il s'agissait de vouloir du mal à une personne ou à une famille. Dans ce cas, le *despacho* était dirigé vers la demeure de cette famille. Selon la nature et le nombre des objets qui le composaient, il avait une plus ou moins grande importance. Je constatais qu'en ce début du XXI^e siècle, le mysticisme était bien vivant dans cette région...

Peu avant de retourner à Salvador, Davi organisa la rencontre avec Marci-lino. Il s'était vêtu pour l'occasion d'un costume aux chatoyantes couleurs. Avant de commencer à me parler, il s'installa dans un fauteuil, j'avais en face de moi, un prince. Il aborda assez longuement la période de l'esclavage colonial et mit l'accent, non sur les mauvais traitements que leurs réservaient les maîtres des *engenhos*, mais sur la résistance qu'ils leur avaient opposée. Résistance qui avait donné naissance à de nombreux *quilombos* ⁽¹⁴⁾ dans la région. J'appris qu'il y en avait encore quelques-uns sur le territoire de la commune et qu'ils vivaient, dans une certaine autarcie, de la pêche et du manioc. Marci-lino me conseilla d'être dans la ville le samedi, jour du grand marché. Tu verras leurs habitants descendre de la *roça* à dos de leur *jegue*, leur âne, pour venir vendre leur production. Il en vint ensuite au candomblé. Il m'expliqua qu'il était un *babalorixa*. Devant mon regard interrogatif, il m'expliqua que c'était le nom donné aux hommes qui étaient des *pai de santo*. Quant aux femmes *mai de santo*, les mères de saint, elles étaient des *ialorixa*. Il m'expliqua qu'il était d'*Ogun* ⁽¹⁵⁾. Son *terreiro* avait pour nom *Sogodo* et il était dédié à *Sobô* qui représente le tonnerre, le feu et la justice. Tous les individus appartiennent, me dit-il, même s'ils ne sont pas des adeptes du candomblé, à un *orixá* et prennent son aspect qui peut être positif ou négatif.

Il m'expliqua aussi que le candomblé était le nom donné dans l'État de Bahia aux cultes afro-brésiliens, dans d'autres régions il avait d'autres appellations : *batuque* dans l'État de Rio Grande do Sul ; macumba dans celui de Rio de Janeiro et *tambor de mina* dans le Maranhão. Le candomblé m'expliqua-t-il se compose de nations : *angolas, jéjés, nagôs*, etc. Ces nations sont elles-mêmes composées de plusieurs branches. Les descendants d'esclaves d'origine yoruba étaient les plus nombreux dans l'État de Bahia. C'était dû au fait que dans les dernières années du trafic des esclaves, ils furent très nombreux à arriver à Salvador et qu'à la différence de ce qui s'était passé auparavant, les familles d'esclaves ne furent pas démembrées ce qui leur avait permis de garder leurs coutumes et leur religion.

Marci-lino m'expliqua que les orixás, comme les êtres humains, avaient besoin de nourritures qui n'étaient pas spirituelles. Ils avaient une gastronomie propre et dont les adeptes devaient les nourrir au moment de leur célébration. Pour ces cérémonies, des vêtements aux couleurs précises devaient être utilisées. Pour terminer ce large panorama du candomblé, j'appris que la musique,

o samba de roda, la ronde de samba était arrivée avec les esclaves et elle était indissociable des cérémonies de candomblé.

J'étais un peu perdu en entendant tous ces noms. Un monde nouveau, complexe et inconnu s'ouvrait devant moi. Cela stimula ma naturelle curiosité et l'amitié qui venait de naître avec Davi, firent que j'étais certain de revenir dans cette ville. Ce que je ne manquais pas de faire de nombreuses fois avant que je ne vienne m'y installer en 2007.

Cachoeira est une ville qui vit et respire au rythme du candomblé. Où il est impossible de ne pas côtoyer et de partager des moments avec les nombreux adeptes qu'elle compte. Grâce à Davi, bien des portes s'ouvrirent. Je constatai qu'ils étaient très tolérants. Leur absence de prosélytisme fit que mes préjugés cartésiens à leur égard s'estompèrent. Dès lors, je ne fus plus perçu comme un *gringo* ⁽¹⁶⁾. Pourtant, ils connaissaient mon athéisme. Chaque fois qu'ils m'interrogeaient pour connaître quelle était ma religion, je le revendiquais sans détour. Ils étaient étonnés, surpris et avaient du mal à comprendre que l'on puisse vivre sans croire en Dieu. Le fait que je vive dans leur ville et de façon qui n'était guère différente de la leur facilita mon intégration et me permit de nouer quelques solides amitiés.

Cette proposition d'exposition n'a d'autre but que de rendre hommage à mes amis – Davi, Flor et Mimo – qui, dans des conditions difficiles, expriment à travers l'art populaire leur culture qui est souvent mal connue et caricaturée.

Le candomblé est certes un syncrétisme bien étudié aujourd'hui. Syncrétisme entre les croyances venues avec les esclaves de l'Ouest de l'Afrique et la religion catholique des propriétaires des plantations, mais aussi syncrétisme entre les esclaves originaires de différentes ethnies asservies, par exemple entre Yorubas et Bantous. Qu'il ait servi à résister culturellement et pratiquement aux conditions épouvantables qui leur furent imposées est bien établi, tout autant qu'une façon de s'accommoder de l'intolérable. Il n'en demeure pas moins que le noyau dur de la matrice du candomblé est l'oralité. Nous avons oublié ce qu'est une société orale, nous qui sommes immergés dans l'écrit : les derniers soubresauts de cette rupture fondamentale datent du moment où les élèves ont lu les manuels techniques écrits par des maîtres artisans qui n'ont plus transmis leurs savoir-faire exclusivement par l'imitation gestuelle et la parole. Même

dans le domaine très technique de l'art de la guerre, le livre imprimé deviendra au cours du XVI^e siècle un moyen fondamental de transmission des savoirs, comme en atteste l'apparition d'une véritable littérature militaire qui se veut didactique et savante à la fois. L'oralité n'a pas été supprimée par cette technologie intellectuelle qu'est l'écriture elle a été supplantée, et il est raisonnable de parler comme le fait Walter J. Ong (*Oralité et écriture*, Les Belles Lettres, 2014) d'oralité désormais secondaire.

Le culte des *orixás* et du candomblé fonctionne donc comme une oralité primaire, une oralité agissante (parler, c'est toujours fondamentalement agir) qui offre à l'initié de construire son propre processus d'individuation conscient de lui-même. L'initiation au candomblé, fondée sur les réflexes, opère surtout au niveau dynamique du comportement, de façon empirique ; l'apprentissage se fait « par la peau », par mimétisme et expériences partagées.

Pierre Verger l'ethnologue qui fut si réticent à écrire des textes d'ethnologue sur ce phénomène a néanmoins écrit (« Automatismes verbal et communication du savoir chez les Yorubas », *L'Homme*, avril-juin 1972), en substance que l'état d'hébété et de docile suggestibilité dans lequel est plongé l'initié (la transe : l'atonie mentale favorisant l'apprentissage de réflexes conditionnés) est entrecoupé de possessions d'un caractère moins violent (état d'*erê*) favorisant l'introspection et lui permettant une révélation de son caractère. Le but ultime de l'initiation et de la pratique religieuse est d'arriver à se connaître soi-même, à réaliser sa destinée, à se conformer le plus possible à sa vraie nature (sa personnalité profonde et inconsciente) et à sa configuration divine (chaque orixá représente un archétype de personnalité). Voir Monique Augras, *Le double et la métamorphose. L'identification mythique dans le candomblé*, Méridiens-Klincksieck, Paris, 1992.

L'avenir des sociétés de l'oralité primaire est tout tracé ; aucune nostalgie d'un monde de tolérance empathique, de métissage et de douceur de vivre tropicale n'y changera rien. Elles seront submergées et quand bien même l'écrit côtoie l'oral, les spécificités des sociétés orales ne seront plus que traces « archéologiques » d'un passé forclos... Les générations qui savent ce qui se joue dans l'oralité sociale (qui n'a rien à voir avec un manque d'écriture : une société orale n'est pas une société d'illettrés) sont en train de disparaître peu à peu. On peut même soupçonner que la stratégie prônée par Hampâté Ba ⁽¹⁷⁾ pour garder

la trace de cette oralité dans une littérature écrite conservant les riches dynamiques sociales de l'oralité primaire semble vouée à l'échec. Nous ne savons plus transmettre oralement une culture et des connaissances encyclopédiques et complexes que les anciens yorubas du Brésil ou du Bénin transmettaient ; les oublieux occidentaux que nous persistons à devenir qui pensent avec Voltaire (dit la légende) que la croyance ne peut s'expliquer que comme l'effet de la rencontre « entre un imbécile et un fripon » bref, qui savent et à qui on ne la fait pas, et pour qui les paroles s'envolent alors que les écrits restent. Pierre Verger dans ses bouquins nous explique que dans une société orale les paroles ne s'envolent pas.

Peut-être que les œuvres de mes amis artistes Davi, Flor et Mimo sauront mieux que tous les écrits abstraits susciter une sorte d'aube nouvelle pour une oralité inédite et truculente. Et conserver la trace de ce monde qui s'efface dans l'oubli de ses techniques cognitives de mémorisation impressionnante et d'être au monde. Peut-être que leur art saura devenir un embrayeur de paroles mieux que ne saurait le faire les images ou les textes savants qui témoignent seulement pourrait-on dire d'un passé bientôt révolu. Peut-être sauront-elles, ne pas exister comme des objets décoratifs pour les hordes béotiennes de touristes en mal de pittoresque tropical que vomissent les bétailières volantes des tour-operateurs et évoquer l'originalité radicale et l'absolue étrangeté de ce mode de pensée et de vie pratique d'un temps défunt où la parole était action. Une « statuaire agissante » en quelque sorte comme au temps où les tambours du candomblé parlaient aux dieux.

Floréal do Recôncavo ⁽¹⁸⁾

Notes :

1. *Bahia de tous les saints* de Jorge Amado, fut publié en France par les Éditions Gallimard en 1978 et *Le Candomblé de Bahia* de Roger Bastide, en 1958 par les Éditions Plon.
2. *Pai de santo* est un religieux dans les cultes afro-brésiliens. Il consacre sa religiosité à un ou une orixá.
3. Les Yorubas sont originaires de l'Afrique de l'Ouest. Leur territoire couvrait une partie du Bénin, du Nigéria et du Togo.
4. Pierre Verger : *Ewé, o uso no uso de plantas na sociedade ioruba*, Odebrecht, Companhia das letras, São Paulo, 1995.
5. *Le Recôncavo Bahiano* se situe au fond de la *Bahia de Todos os Santos*, la baie de Tous les saints.
6. Le candomblé est le nom donné aux différents cultes afro-brésiliens dans l'État de Bahia.
7. Les engenhos étaient des fabriques où la canne à sucre était moulue pour obtenir le jus qui servait à l'élaboration du sucre ou de la cachaça. Les esclaves étaient nombreux à y travailler.
8. Les *terreiros* sont des espaces consacrés au culte du candomblé. À Cachoeira, ils sont nombreux à se trouver à la campagne où ils disposent de grandes étendues de terres avec de nombreuses plantes qui sont utilisées dans les cérémonies de banhos d'ervas, les bains d'herbes. Une bonne connaissance de ces plantes permet d'éliminer les énergies négatives pour ne laisser place qu'aux positives. Le *terreiro* comprend une maison qui compte trois parties importantes. La cuisine, est absolument nécessaire pour alimenter l'*orixá* auquel le terreiro est consacré. Chaque *orixá* à des mets qui lui sont spécifiques. Ensuite, il y a une salle réservée à la pratique religieuse des adeptes. Et enfin, une autre qui est nommée le salon. Elle est utilisée lors des cérémonies ouvertes au public.
9. Karl Heinz Hansen, connu au Brésil sous le nom de Hansen Bahia (1915-1978), est arrivé au Brésil en 1950. Il a réalisé dans ce pays de nombreuses œuvres qui trouvent leur inspiration dans les cangaceiros et où dans la vie quotidienne des Bahianais. Il illustre plusieurs ouvrages dont *Navio Negreiro* de Castro Alves. En 1970, il s'installe à São Felix la ville qui fait face à Cachoeira où il résidera jusqu'à sa mort.
10. Cette confrérie a pour nom exact Nossa Senhora da Boa Morte.
11. *Cerveja stupidamente gelada* est une expression populaire qui signifie une bière extrêmement fraîche.
12. *Doidão Bahia* (1950-2017).

13. La *roça* est la zone rurale de chaque municipalité.

14. Les *quilombos* sont nés avec l'esclavage. C'était des lieux où se cachaient les esclaves fugitifs. Le plus important pendant la période coloniale fut celui de Palmares dans la capitainerie de Pernambouc, aujourd'hui État d'Alagoas. De nos jours, il existe dans tout le Brésil 1.500 communautés quilombolas. Elles doivent se battre pour conserver leurs terres qui leur permettent de maintenir vivantes leurs traditions et des formes d'organisations sociales qui leur sont propres.

15. Ogun est un *orixá* primordial pour les Yorubas. Il serait le premier orixá à être descendu dans le royaume de l'Île Aiye « Terre ». Il est le dieu de tous ceux qui utilisent le fer.

16. Au Brésil le mot *gringo* sert à désigner un étranger. Il n'y a pas comme dans d'autres pays latino-américains la connotation péjorative, qui renvoie aux citoyens des États-Unis.

17. Amadou Hampâté Ba (1900-1991) est un ethnologue et écrivain malien défenseur de la tradition orale des Peuls. Il est connu pour avoir dit : « En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle. » Parmi les nombreux ouvrages qu'il a écrits nous retiendrons : *L'Étrange destin de Wangrin*, grand prix littéraire d'Afrique noire en 1974. Il a publié ses mémoires en deux volumes *Amkoullel l'enfant peul*, et *Oui mon commandant !*

18. Dans le Nordeste brésilien rural, il est courant d'accoler au prénom des personnes un *apelido* (un surnom) qui peut désigner un trait de leur caractère, une particularité physique, leur profession, etc. Dans mon cas, l'adjonction du mot Recôncavo je la dois à mon ami Davi, à cause de l'intérêt que je porte pour la culture de cette région. C'est aussi un clin d'œil à Karl Heinz Hansen qui avait choisi de s'appeler Hansen Bahia.